

DOÑA MORÉ

De la mer à l'affirmation des femmes mayas au Yucatán

Sabrina Doyon

Volume 36, Number 2-3, 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1081872ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1081872ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Doyon, S. (2006). DOÑA MORÉ : de la mer à l'affirmation des femmes mayas au Yucatán. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(2-3), 148–149.
<https://doi.org/10.7202/1081872ar>

une autre au moins deux fois, entre 1996 et 2001 (Siggnier et Costa 2005 : 17). Pendant la même période, 41 % des autochtones ont déménagé au sein de la même ville par rapport à 25 % des non-autochtones.

Le niveau élevé de mobilité de la population autochtone pose un défi pour la planification et la mise en application de différents programmes, dont l'éducation, les services sociaux, le logement et les services de santé.

L'ACTIVITÉ SUR LE MARCHÉ

DU TRAVAIL

On constate des différences entre les RMR quant au taux d'emploi de la population autochtone âgée de 25 à 54 ans. Ce taux est plus élevé, par exemple, à Ottawa-Hull, Calgary, Toronto ou Montréal qu'à Regina, Thunder Bay ou Saskatoon.

Par ailleurs, bien que les taux d'emploi des autochtones aient augmenté entre 1981 et 2001, il reste que, quelle que soit la ville, le taux d'emploi des autochtones est plus faible que celui de leurs homologues non autochtones. L'écart est plus grand dans les RMR de l'Ouest : à Saskatoon, par exemple, le taux d'emploi des autochtones était de 54 % alors qu'il atteignait 85 % pour les non-autochtones.

Les taux d'emploi des hommes autochtones étaient plus élevés que ceux des femmes dans le même groupe d'âge, peu importe la RMR sélectionnée, avec des écarts allant de 1 % à Sudbury jusqu'à 15 % à Toronto.

Sur le plan de l'emploi, les autochtones vivant en milieu urbain restent donc appelés à relever des défis, particulièrement dans les RMR de l'ouest du pays, où de grands écarts subsistent entre eux et les non-autochtones.

Notes

1. Les données présentées ici proviennent de Siggnier et Costa (2005).
2. Une RMR est un territoire formé d'une ou de plusieurs municipalités voisines les unes des autres et qui sont situées autour d'un grand centre urbain qui doit compter au moins 100 000 habitants.

Ouvrages cités

SIGGNER, Andrew J., et Rosalinda COSTA, 2005 : *Situation des peuples autochtones dans les régions métropolitaines de recensement, 1981 à 2001*. Tendances et conditions dans les régions métropolitaines de

recensement. Statistique Canada - n° 89-613-MIF au catalogue, n° 008, juin 2005. <<http://www.statcan.ca/francais/research/89-613-MIF/89-613-MIF2005008.pdf>> (site consulté le 28 novembre 2006).

STATISTIQUE CANADA, 2001a : *Recensement de la population*. <<http://www12.statcan.ca/francais/census01/products-standard/themes/ListProducts.cfm?Temportal=2001&APATH=3&Theme=45&VID=0&FL=0&RL=0&DS=99&GK=NA&GC=99&ORDER=1&ShowAll=Yes&DETAIL=0&FREE=0&S=1>> (catalogue n° 97F0011XCB2001040) [site consulté le 28 novembre 2006].

—, 2001b : *Enquête auprès des peuples autochtones*. Cette enquête est disponible à l'adresse suivante : www.statcan.ca/francais/aboriginal/aps/aps2001-fr.htm (site consulté le 28 novembre 2006).

Portrait

DOÑA MORÉ

De la mer à l'affirmation des femmes mayas au Yucatán

Sabrina Doyon
Département d'anthropologie,
Université Laval

PRENDRE LA RICHESSE et la complexité de la vie d'une personne est difficile, et le risque d'en réduire l'importance et la portée est bien présent dans ce genre d'exercice. C'est donc avec beaucoup de modestie que je présente ici Margarita Marufo Sánchez, appelée Doña Moré, en espérant offrir par le biais de cette trop brève biographie une facette de la vie des femmes mayas, dont l'identité est en transformation. Sans vouloir dépolitiser ce débat important, ces changements témoignent de la fluidité du concept de l'autochtonie dans le contexte mexicain actuel.

La première fois que j'ai rencontré Doña Moré, elle se trouvait dans une petite ruelle ombragée du village côtier de San Felipe (Yucatan, Mexique) en train de préparer, avec sa belle-sœur, une ligne de pêche pour la *picuda* (*Sphyraena barracuda*), juste au moment où l'un de ses neveux rentrait du port en catastrophe, alors qu'un hameçon lui avait par accident transpercé la joue. La vie de

cette femme, dans la mi-trentaine, évolue depuis toujours autour de la pêche. Son intérêt pour cette activité est ancienne. Elle raconte avec humour comment, alors qu'elle était encore une enfant, elle devait user de ruse avec son père afin de pouvoir l'accompagner lorsqu'il allait pêcher. En effet, étant l'aînée d'une famille de neuf enfants, elle devait aider sa mère à réaliser les tâches quotidiennes de la maisonnée, et ses parents ne voyaient pas d'un bon œil qu'elle délaisse ses occupations pour s'adonner à la pêche. Le travail de la mer est en effet considéré comme étant une occupation masculine, et les femmes s'y intéressant (et le sont encore trop souvent) mal vues sur la côte yucatèque. De plus, les femmes étaient perçues comme portant malchance aux pêcheurs et il était mal venu qu'elles s'approchent trop près des bateaux et des équipements de pêche. Toutefois, Moré a toujours été interpellée par la mer. À plusieurs reprises, elle se cache dans la barque de son père qui part à la nuit tombante. Recroquevillée sous les équipements de pêche, coincée entre les filets et la glacière, elle oblige ainsi son père à l'accepter en mer pour pêcher avec lui. Alors que sa passion pour la pêche se maintient, sa famille lui donne enfin la permission de pratiquer cette activité dans les eaux peu profondes aux abords du village. À bord d'une *chalana*, petite embarcation de bois d'à peine un mètre de long et qui est propulsée à l'aide d'un long bâton, la *palanqua*, elle sillonne la côte accompagnée d'une de ses sœurs. C'est à ce moment qu'elle commence à fréquenter Doña Lourdes, une femme non conformiste du village, qui a toujours pêché professionnellement avec son père, et qui lui apprend encore d'autres astuces.

Doña Moré s'est mariée et a fondé une famille. Bien qu'elle ait continué à pêcher occasionnellement pendant une dizaine d'années, elle s'est réinvestie intensivement dans cette activité depuis un peu plus de cinq ans. En effet, à l'aide de Doña Lourdes qui l'emmène dans sa petite embarcation et qui lui enseigne différentes techniques de pêche, elle part en mer chaque fois qu'elle en a l'occasion. Elle se spécialise ainsi dans la pêche au *maxquil* (*Libinia dubia*), une variété de crabe qui est utilisé comme appât dans la pêche au poulpe. À sa suite, d'autres femmes du village se lancent dans cette activité. Au départ, cette pratique était vue d'un mauvais œil par les hommes de la communauté en raison des préjugés

qui persistent dans la culture mexicaine concernant les femmes et la pêche. Toutefois, elles ont persisté, et peu à peu les jugements dont elles étaient l'objet se sont dissipés, bien que des dissensions à ce sujet émergent encore périodiquement. En effet, leurs conjoints ont reconnu la véritable passion de ces femmes pour la pêche, et, comme elles le disent, le revenu additionnel qu'elles apportent dans leurs maisonnées les a aussi convaincus de les laisser aller. Ainsi, tous les soirs pendant la saison du poulpe (juillet à décembre), de 23 h à 4 h du matin, Doña Moré parcourt les estuaires et les lagunes de la côte pour pêcher, à l'aide de deux compagnes, le *maxquil*, ce crabe qui se cache sous les roches. Munies de lampes-torches artisanales et de petits filets, *palanqueando*, elles n'hésitent pas à se mouiller dans les eaux fraîches et boueuses pour attraper ce crustacé. Elles revendent ensuite leurs captures aux pêcheurs de poulpe du village, regroupés à l'intérieur d'une association et d'une coopérative, et qui partent au large au lever du jour jusqu'à ce que le soleil se couche.

Ce type de pêche n'est toutefois pas reconnu par le gouvernement. Afin de faire valoir leurs droits, la vingtaine de femmes qui ont suivi les traces de Doña Moré se sont organisées en coopérative de pêche, *Mujeres trabajadoras del mar*, avec Moré à leur tête comme présidente. Bien qu'elles soient maintenant formellement organisées, elles doivent continuer de lutter pour pratiquer la pêche, et elles aspirent maintenant à obtenir les permis afin de pouvoir capturer d'autres espèces plus lucratives, principalement la langouste et le poulpe. Néanmoins, avec les revenus que lui procure la pêche au *maxquil*, Doña Moré a réussi à s'acheter sa propre embarcation de fibre de verre ainsi qu'un petit moteur hors bord, une dépense considérable et qui représente à San Felipe une acquisition prestigieuse, et ce tant pour une femme que pour un homme.

Toutefois, le secteur de la pêche au Yucatan est en crise, et les captures diminuent sans cesse. Doña Moré et ses compagnes en sont bien conscientes et veulent diversifier leurs activités économiques. Elles s'intéressent maintenant à d'autres types d'exploitation des ressources naturelles qui leur permettront de maintenir leurs revenus, et ainsi de mieux assurer la survie de leurs familles. Ainsi, elles ont obtenu un financement du Programme des Nations unies pour

le développement (PNUD) afin de mettre en place un projet de plantation de mangroves sur les côtes près du village. De plus elles ont aussi développé un projet de culture en mer du *maxquil*, qui est toutefois demeuré au stade embryonnaire. Elles activent aussi leurs contacts afin de développer une petite entreprise de développement écotouristique. Dans ce projet qui leur tient particulièrement à cœur, elles planifient des excursions en bateaux pour les touristes, afin de leur montrer les beautés de la côte, de leur faire visiter des plages reculées ainsi que le *cenote* Kamun'a (les *cenotes* sont des puits d'eau douce typiques du Yucatan, qui relient le réseau aqueux souterrain et qui ont joué un rôle important dans le peuplement de la péninsule ainsi que pour la survie des Mayas). Dans cette optique, les *Mujeres trabajadoras del mar* ont construit un petit pont accessible depuis la mer et menant à ce *cenote*.

Par ces initiatives, Doña Moré veut aussi promouvoir la culture maya, avec laquelle elle souhaite maintenant resserrer ses liens. En effet, ses arrière-grands-parents étaient mayas et ils ont dû fuir et trouver refuge sur la côte pendant la guerre des castes (1847-1901). Ainsi, bien qu'elle ne parle pas la langue mais qu'elle la comprenne, elle valorise les histoires que sa famille lui raconte sur les luttes qu'elle a dû affronter afin de survivre. De plus, la spiritualité maya, où se mêlent le catholicisme et divers esprits et êtres supranaturels, comme les *aluxes* qui peuplent les zones de mangroves, fascine Doña Moré et elle souhaite en faire part aux visiteurs. Ainsi, elle affirme qu'elle se sent tout à la fois, et tour à tour, mexicaine, yucatèque et maya, et que c'est ce mélange de culture qui pourra aider son village à survivre. Cette reconfiguration de l'identité des femmes mayas se combine avec leur savoir environnemental particulier, le rapport qu'elles entretiennent avec l'espace et leur esprit d'initiative.

L'exemple de Doña Moré nous montre comment la culture maya, telle que médiatisée par les femmes de la région côtière, est actuelle et façonnée par divers courants, où les questions liées à l'autochtonie sont tour à tour promues ou délaissées en fonction des intérêts privilégiés. On retrouve, entre autres, ce rapport changeant fortement ancré dans l'utilisation de l'environnement. Ces femmes y luttent contre la marginalisation dont elles sont l'objet, liée tant à

leur situation politico-économique qu'à leur identité ethnique. Il importe d'ailleurs de souligner cette pluralité d'enjeux, très présente dans les régions côtières, plutôt que de n'insister que sur une seule de ces dimensions. De plus, le cas de Doña Moré et de ses consœurs de San Felipe démontre comment la place des femmes mayas au Yucatan n'est pas figée, mais au contraire en constante transformation, nous amenant à porter un regard nouveau sur leur réalité.

Comptes rendus



Potières du Buisson. La céramique de tradition Melocheville sur le site Hector-Trudel

Christian Gates St-Pierre. Collection *Mercure*, Musée canadien des civilisations, Gatineau, 2006, 319 pages.

IL Y A QUELQUES ANNÉES, Charles Martijn (1998) soulignait que la recherche en archéologie préhistorique au Québec traversait sa crise de la quarantaine, mais que, malgré son lot de difficultés dans le contexte socio-économique actuel, les préhistoriens démontraient des talents de survie qui assuraient la continuité au sein de la discipline. Cette situation ne s'est guère améliorée en 2006, et les talents dont il faut faire preuve se manifestent de différentes façons. Le talent qui tient le haut du pavé depuis quelque temps est sans contredit celui de la diffusion vers le grand public, un aspect jadis délaissé mais qui, grâce à ceux qui orientent leurs efforts en ce sens, porte fièrement ses fruits depuis. Malheureusement, il arrive que l'énergie consacrée à cette œuvre, aussi honorable soit-elle, ait tendance à drainer une partie considérable du peu de ressources qui sont disponibles, au point où la discipline archéologique qui nourrit cet effort en prend